

La Maison de la radio de Nicolas Philibert *CRITIQUE DE FILM*

le 3 avril 2013

CINÉMA

La Maison de la radio : un concert de voix sur une voie périlleuse

Ce mercredi 3 avril sort dans les salles obscures *La Maison de la radio*, le dernier documentaire de Nicolas Philibert. Six mois de tournage, 150 heures de rush et finalement une journée type dans le dédale des couloirs et studios de Radio France, reconstituée artificiellement et condensée en 103 minutes. Un exercice que le cinéaste a réussi avec un certain brio. Tout en faisant le choix d'oublier que les pieds de ce colosse radiophonique sont faits d'argile.

Des visages de l'autre côté du poste

Dès le début, le ton est donné : ce ne sera pas une visite guidée. Il n'y aura pas de voix off, de texte ou d'entretien. Uniquement de l'observation, des situations. La caméra n'est qu'un témoin. Un tableau vivant qui donne à voir ce que les auditeurs ne peuvent entendre : le véritable travail de fournis dans l'entreprise médiatique publique, exécuté en amont de la diffusion ; des journalistes et réalisateurs, aux musiciens et techniciens, en passant par les cuisiniers et garagistes. Philibert l'a bien compris, le journalisme n'est qu'un infime essaim d'abeilles dans cette immense ruche. Quoi qu'il en soit, il s'agit de mettre un visage sur ces voix qui bercent notre quotidien. Et que notre poste de radio ne nous laisse même pas entrevoir.

Un film plein d'humanité et de tendresse, d'autodérision et d'humour ; parfois de silence — paradoxalement si intimement lié à la radio. Mais surtout une niche qui, avec son rythme ronronnant mêlant zapping et répétitions, risque bien d'en laisser plus d'un sur le bord du chemin. Y compris le réalisateur lui-même.

Échec (et mat ?)

Si non loin du Rhône la Maison carrée nous propulse dans l'Antiquité, en bords de Seine la

« *Maison ronde* » propage ses ondes. Et Philibert semble bien en avoir été irradié. Quitte à enfanter un long métrage à de nombreux égards clivant. Le groupe Radio France y est dépeint comme une entreprise où la jovialité est un leitmotiv du quotidien et où il y a le temps, justement, de prendre le temps. Or, l'audiovisuel public est séculairement confronté à des coupes budgétaires depuis sa création, impliquant des mouvements sociaux récurrents face à la précarité toujours plus grande des petites mains, qui dans l'ombre travaillent la montre en main. Mais après tout, c'est un choix assumé par le vidéaste : « *Le documentaire n'existe pas, on fait de la fiction tout le temps.* »